



**CICÉRON**

La  
médecine  
de l'âme

PRÉFACE DE NICOLAS WAQUET

Rivages poche  
Petite Bibliothèque



« C'est déjà quelque chose, pour le malade, de chercher le remède à ses maux », reconnaît Cicéron (106-43 av. J.-C.) dans une lettre à son ami Atticus. Le grand orateur cherche en effet à se consoler de la disparition de sa fille et trouve refuge dans l'examen des principales doctrines en vigueur à l'époque.

Avec une remarquable précision lexicale et conceptuelle, Cicéron les passe au crible, en souligne les faiblesses, les mérites, et démontre que le sage ne peut succomber passivement à l'affliction, cette terrible maladie de l'âme que seul l'exercice de la philosophie est à même de guérir.

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur  
dans la même collection

*Du destin*

*L'Orateur idéal*

Cicéron

# La médecine de l'âme

*Tusculanes*

livre III

*Traduit du latin, préfacé et annoté  
par Nicolas Waquet*

Rivages poche  
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

TITRE ORIGINAL :  
*Tusculanae disputationes*

Couverture : © Getty Images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020  
pour la traduction française, la préface  
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5025-4

## Préface

Nous sommes en 45 avant notre ère. Cicéron vient de perdre sa fille, Tullia, décédée subitement en février dans leur villa de Tusculum, où l'orateur aimait à se délasser des intrigues et des fatigues de Rome. Il se sent seul, affreusement seul. Mais cette solitude lui est nécessaire, secourable, comme en témoignent les lettres qu'il adresse alors à son ami Atticus. Il lui confie son désespoir et sa détresse devant cette mort qui emporte avec elle les cendres d'une vie éteinte. On peut toutefois suivre aussi dans ces lignes les progrès de sa détermination face à une épreuve qu'il semble bien décidé à surmonter par l'écriture et la méditation. Ainsi, Cicéron s'isole avec ses livres. Cherchant à soulager sa peine, à s'en guérir sérieusement, il passe ses journées à lire tous les traités qu'il peut trouver sur la question, compose à son propre usage une *Consolation*

aujourd'hui disparue, et se plonge dans la rédaction des *Tusculanes*.

Dédiées au célèbre Brutus, qui portera l'année suivante le coup fatal à Jules César, ces *Tusculanae disputationes*, ou *Entretiens de Tusculum*, se présentent comme des dialogues fictifs entre un maître et son disciple, tous les deux anonymes. En réalité, le peu d'échanges que comportent ces entretiens leur donne plutôt l'aspect de conférences philosophiques. Distribuées en cinq livres, elles traitent respectivement de la mort, de la douleur, du chagrin, des passions et du bonheur. Nous avons traduit ici la troisième de ces conférences où Cicéron, tacitement, se pose en professeur. Après s'être penché sur la souffrance physique, le philosophe y aborde logiquement la question de la souffrance morale, qui le concerne directement à ce moment-là.

\*

Au-delà des circonstances qui ont présidé à son élaboration, ce volet des *Tusculanes*, à l'instar des quatre autres, répond à un dessein dogmatique. Cicéron souhaite diffuser auprès du plus grand nombre, par le biais d'un ouvrage en latin, les thèses stoïciennes défendues surtout jusque-là par les penseurs d'expression grecque. L'écrivain



prend donc soin d'établir son vocabulaire avec une rigueur inouïe, éclairant toutes les nuances des principaux vocables dont il se servira au cours de son propos.

Cicéron compare aussi les mots qu'il définit avec leurs synonymes grecs, souligne fièrement le degré de précision que peut atteindre le latin et, partant, la finesse et la pénétration de la pensée romaine. Il n'hésite pas d'ailleurs à placer cette précision lexicale sous l'autorité indiscutable des ancêtres – objets à Rome d'une vénération aveugle –, comme si cette acuité s'avérait consubstantielle au génie philosophique des Latins, comme si elle dépassait le cadre linguistique dans lequel s'inscrit leur réflexion. En s'employant jalousement à démontrer la supériorité de son idiome, Cicéron semble vouloir s'assurer de la supériorité de ses vues sur un problème philosophique auquel d'autres écoles se sont attaquées.

La question soulevée dans ce troisième livre consiste effectivement à se demander si le sage peut se laisser submerger par le chagrin. Cicéron commence par réfuter cette thèse à la façon des stoïciens, de manière très technique, à l'aide de syllogismes sévères et serrés. Cependant, pour montrer que la philosophie est aussi un art de

vivre et surmonter les dernières résistances affectives, Cicéron recourt ensuite à la rhétorique.

Plaçant son éloquence au service de la philosophie, comme il l'annonce lui-même dès les premiers paragraphes des *Tusculanes*, l'ancien avocat déploie tout un arsenal d'arguments qu'il manie avec brio. Conscient de l'effet que la poésie exerce sur les esprits, l'orateur cède souvent la parole aux poètes tragiques, avec une préférence marquée pour les auteurs romains. Il accumule aussi les *exempla* – c'est-à-dire les modèles de conduite exemplaire – tirés de la mythologie ou de l'histoire, d'une histoire parfois fraîchement vécue, comme l'assassinat de Pompée. À l'aide de la poésie et de la rhétorique, Cicéron expose et soutient l'idée stoïcienne selon laquelle le sage, autonome dans le bonheur comme dans le malheur, peut tenir tête au chagrin par l'exercice de la raison. Le philosophe en produit les preuves pour se mesurer dans la foulée aux doctrines des épicuriens, des cyrénaïques et des péripatéticiens.

\*

Cette passe d'armes avec les disciples d'Épicure, les penseurs hédonistes de Cyrène et les membres de l'école péripatéticienne (fondée par Aristote) tourne autour de la notion de chagrin,